Bijlage VWO

2009

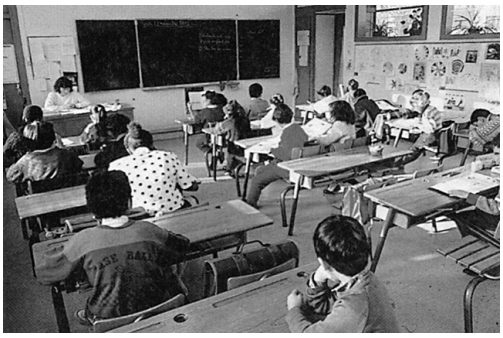
tijdvak 1

Frans 1,2

Tekstboekje

925-0052-a-VW-1-b

Les classes manquent d'air



Les professeurs sont moins sensibilisés qu'autrefois à la nécessité d'aérer régulièrement les salles de classe. Craignant la pollution extérieure, certains croient même bien faire en maintenant les fenêtres fermées. Erreur. En cette période de rentrée, il est bon de le rappeler. En effet, des substances toxiques peuvent émaner des meubles en bois aggloméré ou des fournitures scolaires (colle, feutres, effaceurs, etc.). Et, si elles ne sont pas diluées dans les courants d'air, leur concentration peut devenir importante.

Résultat: une pollution intérieure considérable. Et des symptômes qui se banalisent. Les élèves se plaignent de maux de tête, de vertiges ou de nausées. Sans compter la multiplication des manifestations allergiques et des crises d'asthme. L'air s'appauvrit en oxygène et les enfants deviennent moins performants. Aérer permettrait au moins d'améliorer leur concentration en classe.

Tekst 2

Le réveil des bonnes manières

(1) Pendant les vacances de la Toussaint, 80 fillettes de 5 à 10 ans ont été invitées à un *«goûter ludique»*. A l'ordre du jour: le savoir-vivre et ses règles, grâce aux conseils donnés par une «Mme Bonnes-Manières». Il ne fallait surtout pas mettre les coudes sur la table ni parler la bouche pleine ni oublier de prononcer les mots magiques: «s'il te plaît», «excuse-moi» ou «je t'en prie». A la fin de la journée, les fillettes sont reparties avec une poupée et un livre récapitulatif. On espère qu'elles ont dit «merci».

(2) L'enseignement des règles élémentaires de courtoisie ne concerne pas seulement les moins de 10 ans; les cadres supérieurs sont eux aussi invités à les redécouvrir. En septembre s'est créée à l'intention de ces derniers la Belle Ecole, qui propose d'initier sa clientèle (150 euros la séance de deux heures) à «l'art de vivre à la française». Dans le cadre d'une session consacrée aux arts de la table, une quarantaine de stagiaires, français et étrangers, ont participé à des jeux de rôle fondés sur les principes du savoir-vivre. Là aussi, il fut question de la manière de se présenter et de se tenir à table.

(3) Retour au formalisme affecté, hommage aux préceptes vieillis dont la baronne Nadine de Rothschild s'est faite le porte-parole? Les nouveaux adeptes des règles de courtoisie refusent d'être accusés d'essayer de restaurer la bienséance bourgeoise. «Les bonnes manières, c'est apprendre à aller vers les autres et prendre confiance en soi, assure Camille de Wouters, directeur associé de la Belle Ecole. Nous vivons en plein paradoxe. On célèbre l'art de vivre à la française alors que notre société entraîne toujours plus d'agressivité et d'égoïsme.

Dans un dîner, il n'est pas rare de voir un homme d'affaires se verser à boire sans proposer de servir sa voisine».

(4) Ce retour en grâce ne surprend pas. «Depuis plusieurs années, les enquêtes montrent que l'importance accordée à l'enseignement des bonnes manières ne cesse de croître parmi les valeurs éducatives, en particulier chez les familles des milieux populaires» constate-t-il. Selon lui, le savoir-vivre fait partie des outils indispensables à la promotion sociale. «Pour grimper dans la hiérarchie, la compétence technique ne suffit plus. Il faut aussi disposer d'aptitudes relationnelles pour créer autour de soi un environnement socialement efficace. Le retour en grâce du savoir-vivre représente une réaction du corps social contre la primauté des valeurs individualistes».

Tekst 3

«Blonde, mince, la peau blanche…»

Professeur à la prestigieuse New York University, Penelope Johnson vient d'écrire un ouvrage sur l'idéal de beauté dans la France du Moyen Age. Interview.

(1) L'Express: Comment considère-t-on la beauté à l'époque du Moyen Age?

➢ Penelope Johnson: Il y a beaucoup de préjugés sur la beauté au Moyen Age. La belle dame est noble: elle est grande, mince, blonde et sa peau est blanche. Elle a un long cou, de longs doigts. Elle a les yeux gris et ressemble à une rose. Tous les écrivains le soulignent. Sentir bon est aussi très important. Pour avoir l'haleine parfumée, les femmes mâchaient des graines de fenouil et de cardamome. Telle est en tout cas la beauté aristocratique décrite dans la littérature du Moyen Age.

(2) Pourquoi cet intérêt pour les blondes alors que les Francs sont petits et plutôt bruns?

➢ Les Gaulois étaient aussi petits et bruns, tout comme les Francs qui se sont mélangés aux Gaulois. Mais une petite partie du matériel génétique des Français vient des Vikings: les envahisseurs norvégiens, danois, suédois qui se sont installés en Normandie en 911. Ces envahisseurs étaient grands et blonds, et ils se sont mélangés avec les peuplades indigènes. Même si seuls quelques-uns sont restés grands et blonds, cette image est devenue un idéal, symbole de succès et de pouvoir. La femme blonde s'est imposée comme l'archétype de la beauté.

(3) C'est l'idéalisation de l'envahisseur?

➢ Oui, et ce préjugé est bien ancré. On connaît l'histoire de Godelive, la sainte du XIe siècle qui devait se marier. La mère du futur époux dit à son fils: «Tu ne peux pas l'épouser, elle est laide, mauvaise!» Lorsque son fils lui demande pourquoi, la mère répond: «Elle a les cheveux noirs!» Ce qui est noir est négatif. Ce stéréotype reste valable pendant plusieurs siècles.

(4) Certains textes affirment que la beauté est l'œuvre du diable, que se maquiller équivaut à l'adultère[1]. La beauté est-elle dangereuse?

➢ D'un côté, Thomas de Cantimpré écrit que Jésus est beau, que toute forme de beauté vient de lui et qu'elle

se reflète chez les autres êtres. Thomas de Cantimpré est un ecclésiastique français du XIIIe siècle, du nord de la France, impressionné par les religieuses, qu'il décrit comme très belles – mais il parle en réalité de spiritualité. Toutefois, de l'autre côté, il y a les ecclésiastiques qui ont une peur extrême de la sexualité et du corps. Pour eux, tout ce qui, chez une femme, attire l'homme est l'œuvre du diable. Entre ces deux extrêmes il existe toute une gamme d'opinions.

(5) Y a-t-il au Moyen Age un idéal de beauté, d'élégance, pour les vêtements?

➢ Pour se représenter la beauté au Moyen Age, il faut imaginer de la couleur, beaucoup de couleur. Aujourd'hui, on voit cette époque dans les tons pastel ou bien tout gris, parce que les couleurs ont passé. Pourtant, à l'origine, ces couleurs étaient violentes. Les gens du Moyen Age adoraient les teintes primaires très vives, les unes à côté des autres. Les femmes les plus importantes auraient porté un bleu vif à côté d'un jaune éclatant, d'un rouge, d'un vert. C'était une affaire de classe sociale: seuls les gens riches et de haute naissance pouvaient acheter les teintures.

(6) On ne parle jamais des enfants?

➢ Non. Jamais on ne dit des enfants qu'ils sont beaux. Les gens du Moyen Age ne voient la beauté qu'après la puberté, chez les adultes et en Dieu. Pourtant, il y a une autre catégorie d'êtres vivants que l'on considère comme beaux: les chiens de chasse, que l'on pare de colliers de pierreries, et les chevaux, superbement harnachés. On donnait des noms à ces animaux, on les célébrait par de la poésie, et on les considérait comme beaux parce que leur possession indiquait une naissance noble. Le beau, c'est ce qui affirmait la richesse, le pouvoir et une position sociale élevée.

noot 1 l'adultère = het overspel, de ontrouw

Tekst 4

Le bonheur, un pied devant l'autre

Pour se retrouver, pour fuir le stress des villes ou se refaire une santé, les Français sont de plus en plus nombreux à pratiquer la randonnée pédestre. Avec 180 000 kilomètres de sentiers balisés, ils ont de quoi faire.

Giono[1] avait raison : «Les hommes, au fond, ça n'a pas été fait pour s'engraisser à l'auge, mais pour maigrir dans les chemins, traverser des arbres et des arbres, sans revoir les mêmes arbres.» (*Que ma joie demeure*). En effet, les hommes ça n'a pas été fait pour rester assis du matin au soir. Beaucoup d'entre eux l'ignorent, mais les hommes – au fond – ne sont jamais aussi **13** que lorsqu'ils marchent.

La randonnée, hier encore réservée à quelques milliers de promeneurs fanatiques, enthousiasme les Français. **14** ils sont chaque année plus nombreux à rejoindre les chemins de traverse. Plus pratiquée que le tennis, le foot ou la pétanque, elle gagne davantage d'adeptes. Témoins de cet engouement pour la marche, les fabricants de matériel enregistrent des hausses spectaculaires de leurs ventes.

Les gens préfèrent les promenades, le tourisme vert, au lieu de poser leurs fesses sur une plage. Pas question de se faire violence: on flâne plus qu'on ne s'efforce, on fait porter ses bagages d'un hôtel à l'autre pour randonner sans trop **15**. Les professionnels du tourisme rivalisent d'imagination pour proposer à leurs clients des balades ludiques, culturelles, ou même gastronomiques.

Pour la plupart des randonneurs, «marcher, c'est comme une drogue, sauf que ça ne fait pas de mal», dit Véronique Demichelle, qui sillonne les sentiers de France depuis près d'un demi-siècle. «Je me shoote aux paysages, à l'air pur, aux buissons de thym et de lavande, à l'eau glacée des torrents où l'on met ses pieds quand il fait chaud. Quand je ne peux pas randonner plusieurs semaines de suite, je **16**.»

Accro? Tout juste: au bout de quelques heures d'effort, le cerveau produit des endorphines, ces hormones du plaisir, cousines de la morphine. Quand, en plus, on se trouve dans un paysage sublime et qu'on est fatigué par l'ascension, on ressent **17**: on semble planer.

Pour l'anthropologue et sociologue David Le Breton, le plaisir de nos contemporains pour la randonnée prendrait sa source dans le besoin de **18** son corps: «Nous vivons de plus en plus assis. Dans la vie quotidienne, notre corps est passif, il nous gêne. Il devient presque superflu. Ainsi, il se retourne contre nous et devient pénible. Alors on va marcher, pour renouer avec nos muscles et le monde, pour éprouver des sensations physiques, cette «bonne» fatigue qu'on oppose à l'épuisement dû au stress. Et

on prend le temps, au lieu que ce soit le temps qui nous prenne.»

La marche au long cours, Marie-Paule et Jean-Noël Ménillère s'y sont aventurés il y a trois ans, quand ils se sont lancés sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Jacques, ce couple de professeurs normands a parcouru plus de 800 kilomètres à pied en cinq semaines. «On ne va pas à Compostelle comme on fait une randonnée, précise Jean-Noël. C'était une expérience **19** : la marche permet des retrouvailles avec soi-même, dans la complicité historique des gens qui ont imprimé leurs pas dans les mêmes sentiers depuis des siècles. En marchant, on se débarrasse de sa souffrance, on fait le point sur sa vie, on découvre ce dont on a vraiment envie. Et besoin.»

noot 1 Giono (Jean): écrivain français (1895-1970)

Tekst 5

Homoparentalité: l'embarras de l'école

Selon les études, en France, entre 240 000 et 300 000 enfants seraient élevés par des couples du même sexe.

(1) Lola a 8 ans. En septembre dernier, la petite fille a changé d'école suite à un déménagement. A la rentrée scolaire, Annick, sa maman, a pris rendez-vous avec la directrice, Mme Hulot. Mais ce n'était pas pour parler de sa fille. «Je voulais simplement lui dire que Lola est élevée par deux femmes, raconte Annick, la compagne de Virginie. A chaque fois, nous préférons prévenir l'école que nous sommes un couple pour qu'il n'y ait pas de surprises. L'entretien avec sa maîtresse s'est passé très naturellement. Jusqu'à présent, nous avons un bon contact. Ce n'est pas à l'élève de dire à la maîtresse que sa maman a une amoureuse. Quand les parents acceptent leur situation, l'enfant se sent mieux.»

(2) Les choses sont simples: il vaut mieux informer l'entourage pour prévenir les incidents. «Un jour, une enseignante stagiaire a refusé que ma fille mette deux mamans sur son arbre généalogique, car elle n'était pas au courant de la situation, se souvient Annick. C'est pour ça qu'il vaut mieux en discuter avant.» Mais le discours de cette militante de l'Association des parents gays et lesbiens (APGL) n'est pas forcément représentatif d'un sujet qui reste souvent tabou. Dans les petites écoles, il n'est pas question d'afficher l'homosexualité de ses parents aussi facilement. «Des bavardages, il y en a partout», affirme Eric. Ce papa d'une enfant de 6 ans habite en province avec son compagnon. A l'école de sa fille, il est parfois obligé de forcer un peu les choses. «Tout le monde sait que nous sommes deux hommes à la maison, souligne-t-il. Si je sens des difficultés, je n'hésite pas à souligner que l'homophobie est punie par la loi!»

(3) Pourtant, les mentalités semblent évoluer. Des programmes des candidats à la présidentielle aux reportages dans les médias, l'homoparentalité se revendique plus qu'avant. **__22__** dans les écoles, il est encore difficile d'en parler. «Il y a beaucoup de non-dits, relève Sophie, professeur dans une école de la banlieue toulousaine. Vu les statistiques, l'homoparentalité doit bien exister à notre école. C'est vrai qu'avec certaines familles, je me suis posé la question. Mais rien n'a jamais été clair. Je trouve ça dommage: quand on n'accepte pas ses choix, les enfants sont les premiers à en souffrir.»

(4) Pour le moment, les professeurs des écoles ne disposent ni d'aide ni de recours pour les aider à bien réagir. «Dans les textes, il n'y a rien qui pose clairement la question, explique Didier Genty, directeur d'une école près de Toulouse et formateur en éducation à la sexualité. C'est quelque chose de nouveau, les instituteurs sont souvent surpris.» Face à une situation qu'ils ignorent, les enseignants ont parfois des réactions de rejet. «Dans mon école, certains collègues parlent de l'homosexualité comme d'un 'problème', note une institutrice en poste

dans le Lot. C'est de l'homophobie. Comment peut-on parvenir à comprendre l'enfant si on critique le mode de vie des personnes qui l'élèvent?»

(5) Cependant, il y en a qui ne se laissent pas décourager. Certains enseignants font même preuve d'initiative. Eviter de parler des parents comme «papa et maman», moderniser les traditionnelles fiches de renseignements, aborder l'homosexualité à travers des ouvrages de jeunesse, consacrer une séance aux familles recomposées… Autant de solutions faciles à mettre en place.

(6) Entre l'adoption, l'insémination artificielle avec donneur (IAD) et la coparentalité, les formes familiales changent. Les familles monoparentales sont de plus en plus nombreuses et le triangle historique papa-maman-enfant disparaît peu à peu. Du coup, une maîtresse a trouvé des trucs. «Je ne fais plus de cadeaux de Fête des mères depuis longtemps. Parce qu'avec les couples divorcés, c'est pareil, on ne sait plus qui est qui.»

Immigration: la terre promise

(1) L'instant est solennel. A la demande du juge président de la cérémonie, tous les candidats, la main droite levée, répètent en anglais puis en français le serment d'allégeance à la reine Elizabeth, chef d'Etat du Canada, puis jurent d'obéir aux lois du pays. Quelques instants plus tard, le juge Galipeault interpelle l'auditoire – des Indiens, Erythréens, Afghans, Moldaves, Cubains, Anglais... tous immigrés au Canada depuis plusieurs années, désormais citoyens canadiens: «Mes chers compatriotes!» lance-t-il, sûr de son effet. «Je suis très heureux que vous ayez choisi de devenir des citoyens de ce pays. En vous accueillant dans la famille canadienne, nous enrichissons notre patrimoine. C'est l'immigration de citoyens comme vous qui a apporté la vitalité et l'énergie à ce pays.»

(2) Chaque année, près de 150 000 immigrants demandent et obtiennent la citoyenneté canadienne. Pour ce faire, chaque candidat doit vivre au Canada depuis au moins trois ans et réussir un test de connaissances portant sur le pays d'accueil. Ils peuvent alors se prévaloir du droit de vote et se présenter aux élections. Après trente-sept années de vie à Toronto, c'est pour participer à la vie politique de son pays d'accueil qu'Arthur Bielfeld, un rabbin américain de 69 ans, très engagé socialement, a demandé la nationalité canadienne. «Ici, il n'y a aucune différence entre un Canadien et un résident permanent – ceux qu'aux Etats-Unis on appelle «résidents étrangers». Au Canada, il y a une vraie reconnaissance du bagage ethnique et culturel de chacun et on peut vivre de façon très équilibrée son propre héritage et son identité canadienne.»

(3) Ce multiculturalisme est devenu la marque de fabrique du Canada. Dans ce pays où l'immigration constitue le premier facteur d'accroissement démographique, la tolérance, le respect des différences et le principe de l'«accommodement raisonnable» ne sont pas de vains mots. Les sikhs refusent pour des raisons religieuses d'enlever leur turban? Qu'à cela ne tienne! La Colombie-Britannique amende son Code de la route pour les dispenser du port du casque à moto et la Gendarmerie royale du Canada fait confectionner des turbans pour compléter les uniformes de ses fonctionnaires. Dans l'administration, les femmes musulmanes ont le droit de porter le voile et les hommes celui de s'arrêter de travailler pour prier.

(4) Tout n'est pas rose pour autant. Alors que leur pays change sous l'effet de l'immigration, les Canadiens sont de plus en plus nombreux à remettre en question la sacro-sainte doctrine du multiculturalisme. Ils semblent tout à coup douter de la politique d'immigra-

tion de leur pays. La Chine est depuis sept ans le premier pays d'origine des immigrants au Canada, devant l'Inde. L'an dernier, un immigrant sur quatre était issu de l'un de ces deux pays. La principale langue maternelle des arrivants est le mandarin, l'arabe, l'espagnol et le pendjabi. L'an dernier, seul un immigrant sur sept possédait une connaissance du français, pourtant langue officielle du pays avec l'anglais. Dans certains quartiers de Vancouver, où 80% de l'immigration est asiatique, la majorité de la population n'est ni anglophone ni francophone.

(5) Et les revendications communautaires se multiplient. Celles des sikhs, qui veulent que leur enfant puisse apporter à l'école un *kirpan*, petit poignard ayant valeur de symbole religieux. Ou celles des musulmans, qui voulaient instaurer dans l'Ontario des tribunaux d'arbitrage islamiques fondés sur la charia. Jusqu'où étirer l'élastique de la tolérance et du multiculturalisme sans craindre pour la cohésion sociale et l'identité canadienne? Le grand débat est ouvert.

Tekst 7

Perspectives: le corps de demain

(1) Objet de toutes les attentions, le corps promet, dans les années à venir, de s'imposer comme le principal mode de différenciation et de satisfaction narcissique. Et cela dans une société qui, avec la fin des utopies politiques et sociales, a encore gagné en individualisme. L'apparence a étendu son influence à tous les domaines de la vie sociale et concerne désormais au moins autant les hommes que les femmes. Elle influence la réussite scolaire et professionnelle, sociale et amoureuse.

(2) La chirurgie esthétique semble promise à un bel avenir, grâce à des techniques toujours plus avancées (telles les injections comblant les rides) et de moins en moins coûteuses. En plus, la société d'aujourd'hui est touchée de «jeunisme»: de plus en plus de gens veulent faire jeune le plus longtemps possible.

(3) La possibilité de transformer son corps par la chirurgie modifiera probablement la pratique sportive de quelques-uns, une liposuccion remplaçant le jogging matinal. Mais la nécessité d'entretenir son corps s'imposant désormais à tous, il est à prévoir que la durée de la pratique sportive s'allongera et par là l'espérance de vie. Le sport de compétition, lui, risque de recourir à un dopage intensif où interviendraient même des manipulations génétiques.

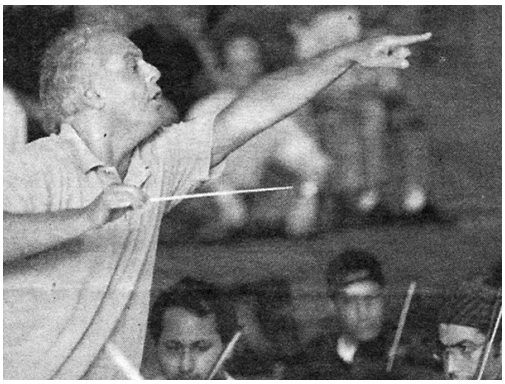
(4) La possibilité de manipuler les gènes fait craindre l'élimination de tout défaut, et l'arrivée d'individus parfaits, voire semblables grâce au clonage. Le développement d'«appareils» remplaçant les organes défectueux promet un «corps-machine», sorte de cyborg[1)] défiant la mort. Les puces et autres technologies implantées dans le corps seront sans doute imposées au nom de la sécurité et de l'intérêt général, alors qu'elles seront un moyen de contrôle.

(5) A quoi ressemblera le corps de demain? Le corps deviendra-t-il cette mécanique parfaite aux performances illimitées? Tout le monde se ressemblera-t-il à cause des manipulations génétiques?

(6) Un certain renversement des tendances n'est pourtant pas à exclure. Dans un monde où il est quasi surprenant de rencontrer quelqu'un qui n'est pas intéressé par une forme de remaniement de son corps, on peut espérer qu'un jour apparaisse une contre-culture promouvant le corps naturel, qui, 'récupérée' par la culture de masse, s'étendra...

noot 1 un cyborg: een fantasiewezen, dat half mens, half machine is

Mozart et Beethoven contre la haine



(1) Peut-on parler du conflit israélo-palestinien ou faut-il s'en tenir strictement à la musique? La question divise les jeunes virtuoses du West Eastern Divan Orchestra. Cet orchestre compte quatre-vingts musiciens d'Israël et de Palestine, mais aussi du Liban, de Syrie, d'Egypte et de Jordanie qui se retrouvent depuis quelques années chaque été en Allemagne pour travailler pendant un mois sous la direction du chef d'orchestre réputé israélien, Daniel Barenboïm, avant de donner quelques concerts. Certains refusent de se laisser entraîner sur le terrain de la politique, d'autres souhaitent parler de la réalité de leur pays. Mais tous s'accordent sur le caractère unique, exceptionnel, de l'aventure musicale et humaine qu'ils sont en train de vivre. C'est une expérience inouïe: s'asseoir côte à côte, apprendre ensemble, n'avoir plus qu'un seul but, être meilleur qu'on ne l'a jamais été, et l'être réellement, grâce à ce compagnonnage entre musiciens de pays «ennemis».

(2) «Quand ils jouaient, l'identité et l'histoire de chacun disparaissait», se souvient Edward Saïd, qui a piloté ce projet de formation arabo-israélienne avec Barenboïm. Et l'intellectuel palestinien d'ajouter en direction de son ami chef d'orchestre: «L'important, c'est ce qu'ils faisaient pour toi.»

(3) Qu'est-ce qui pousse un grand artiste à jouer pour les élèves d'une école de Ramallah? «Je ne suis pas un homme politique. Ce que je peux faire, c'est leur apporter la musique et, grâce à elle, atténuer la haine.» Ouverture, rencontre, découverte de l'autre et de son histoire... Le camp de concentration de Buchenwald n'est qu'à quelques kilomètres de Weimar et, après un de leurs concerts, les membres du Divan Orchestra ont visité le camp avec Daniel Barenboïm et Edward Said.

(4) Mise à part la musique, il y a la dynamique des répétitions, le plaisir d'apprendre sous la direction d'un chef exigeant mais très généreux, le désir d'avancer et d'entraîner l'autre avec soi... Une joie immense pour des jeunes qui ne croyaient pas à la possibilité de faire quelque chose ensemble.

Tekst 9

Notre-Dame, religion ou divertissement?

(1) A Paris, sur le parvis de Notre-Dame, la file des touristes s'allonge. Pour visiter les tours de la cathédrale, il faut patienter quarante bonnes minutes le matin et près de deux heures et demie à la mi-journée. Toutes les dix minutes, vingt personnes sont autorisées à gravir l'escalier. En haut des tours, il n'est pas conseillé de s'attarder trop longtemps devant le panorama parisien. En bas, les touristes de toutes les nationalités s'impatientent. "On a déjà attendu plus d'une heure à la tour Eiffel...", regrette un couple belge avant de renoncer.

(2) De 10 à 12 millions de personnes s'y pressent chaque année. Ce ne sont pas tous de fervents catholiques. Pendant la messe, la visite autour du chœur est à peine interrompue. Les touristes continuent de photographier en non-stop. Un amateur essaie de cadrer le plus précisément son épouse au premier plan, le prêtre derrière et la rosace[1)] au fond: un beau souvenir de Notre-Dame de Paris. En revanche, le murmure des prières est couvert par un bruit de fond permanent qui résonne sous les voûtes: le piétinement des visiteurs.

(3) "C'est un peu compliqué", reconnaît Mgr Paul Guiberteau, le chapelain de l'église. "Notre-Dame n'est pas un musée, c'est une église! Parfois, nous devons même faire respecter le calme réclamé par les fidèles." La présence d'une centaine d'entre eux, assis sur des chaises, ne perturbe pas trop les touristes: ils font partie du décor, et la messe est un bien beau spectacle...

noot 1 la rosace = het roosvenster

Les jeunes, serial copieurs

Copier-coller sur Internet est un exercice dans lequel les étudiants sont passés maîtres… souvent sans changer une ligne, ni même mentionner la source. L'Ecole supérieure de commerce et de management de Tours-Poitiers (Escem) a pris le problème bien au sérieux en modifiant son règlement intérieur. Dans cet établissement, les étudiants doivent joindre à chacun de leurs travaux une déclaration que c'est bien leur propre travail. En cas de manquements graves, ils risquent carrément des sanctions disciplinaires. Une réflexion est également menée pour acquérir à l'avenir un logiciel de détection.

Lees bij de volgende tekst eerst de vraag voordat je de tekst zelf raadpleegt.

Tekst 11

La mangattitude

(1) Longtemps, le dessin animé japonais aura rimé avec calamité. Il aura fallu attendre les sublimes films d'animation de Hayao Miyazaki pour que change le regard que le public français adulte portait jusque-là sur le graphisme nippon. C'est en 2001 que tout a basculé, quand «Princesse Mononoké», le chef-d'œuvre de Miyazaki, a attiré dans les salles un demi-million de spectateurs.

(2) Depuis, c'est la folie. En accord avec la tendance «zen» et la mode du Feng Shui, le public français se passionne de plus en plus pour tout ce qui vient d'Extrême-Orient. A Paris, la «Japan Expo» a attiré en juillet plus de 50 000 visiteurs en trois jours. Fin novembre, au Centre Pompidou, une conférence intitulée:«La Folie du Japon, mangas et métissages» a rassemblé la crème des éditeurs, traducteurs et amateurs éclairés. Et les parents des accros parisiens à Dragon Ball accompagnent leurs enfants au Manga Café, un lieu convivial, entre bibliothèque de prêt (payant) et cybercafé.

(3) Car, c'est par eux – les enfants et les ados – que tout est arrivé. En 1991, exactement. Quand les aventures de Dragon Ball ont fait leur entrée en force dans les bibliothèques enfantines. Au risque de ruiner les budgets familiaux: depuis cette date, les 42 tomes de Dragon Ball, d'Akira Toriyama, se sont vendus à 15 millions d'exemplaires en France. Et cette new wave graphique venue du pays du Soleil Levant a gonflé pour devenir un vrai tsunami éditorial: en 2006, sur les quelque 4 000 BD publiées en France, plus de 1 400 venaient d'Asie, du Japon essentiellement, mais aussi de Corée et de Chine, traduites par une trentaine d'éditeurs francophones.

(4) En dix ans ces petits livres épais en noir et blanc ont quitté les librairies spécialisées pour les grandes chaînes de librairies, tandis que les manga-maniaques des sites internet montaient leurs maisons d'édition. Le manga est tellement entré dans les mœurs que plus personne ne tente d'inverser la lecture de droite à gauche.

(5) Reste la question: comment un genre aussi lié, tant par les techniques de narration que le graphisme, à une

culture aussi éloignée de la nôtre, a-t-il pu ainsi se tailler une telle place en Occident? Dominique Burdot, aujourd'hui directeur général chez Glénat et à l'époque responsable du secteur mangas, apporte une réponse plausible: «Aujourd'hui, les ados vivent dans un monde peuplé d'ordinateurs, de consoles, de zapping; la mondialisation les remplit d'incertitudes et ils apprécient d'autant mieux les valeurs d'harmonie – dont l'équilibre du yin et du yang est l'archétype – qu'ils trouvent du côté de l'Asie.»

(6) Mais il n'y a pas que le Japon dans la vie. La nouvelle manne des éditeurs, ce sont les manhwa de Corée. Et la Chine est un continent qui reste à explorer.